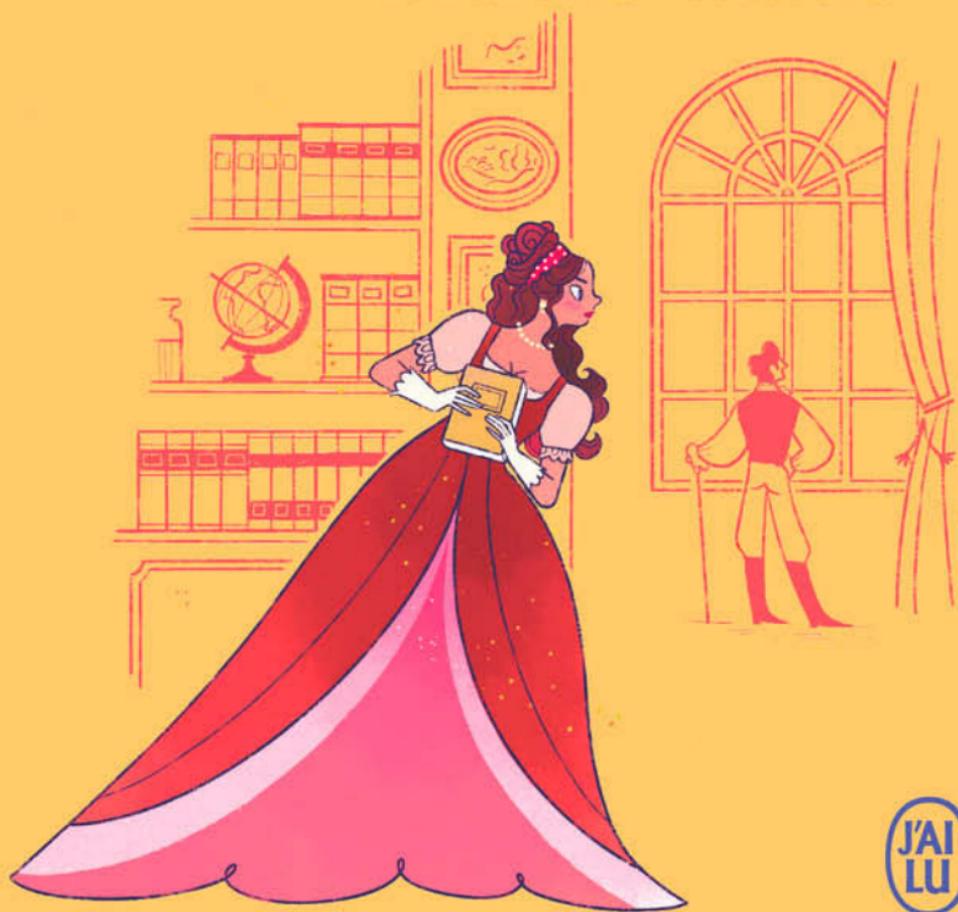


Regency

# Petits arrangements entre époux

Martha Waters



J'AI  
LU



## **Martha Waters**

Martha Waters est née et a grandi dans le sud de la Floride. Elle a fait ses études à l'université de Caroline du Nord, à Chapel Hill. Elle travaille dans une bibliothèque pour enfants et aime voyager pendant ses loisirs.



Petits arrangements  
entre époux

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Les caprices de lady Violet*

*Chamailleries amoureuses*

*Quand lady Turner s'en mêle*

MARTHA  
WATERS

Petits arrangements  
entre époux

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Élisabeth Luc*





Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
TO SWOON AND TO SPAR

*Éditeur original*  
This edition published by arrangement  
with the original publisher Atria Paperback,  
a Division of Simon & Schuster, Inc., New York.  
All rights reserved including the right of reproduction  
in whole or part in any form.

© Martha Waters, 2023

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2024

## La Régence anglaise, qu'est-ce que c'est ?

Pour la plupart d'entre nous, la Régence, période de l'histoire anglaise très prisée des auteures de romances historiques, est une notion très vague. La Régence au sens strict ne dure que de 1811 à 1820 et correspond à la fin du règne de George III. Mais le terme de « Régence anglaise » désigne parfois une période plus étendue, de 1795 jusqu'au règne de la reine Victoria.

Ah, la Régence ! Les bals de la saison londonienne, avec ses robes somptueuses et ses pierres étincelantes ! Ainsi parées, les débutantes ne sont là que dans un seul but : décrocher un époux titré. Pourtant, sous certains corsets et coquets chapeaux, couvent d'autres envies que celles de devenir épouse et mère – ou, pire, gouvernante, pour qui a eu la malchance de naître au sein de la noblesse désargentée. Quant à étudier ou à avoir une carrière, quelle absurdité !

Mais la révolte gronde sous les crinolines. Jane Austen fait de ses héroïnes des femmes à l'intelligence vive et à la langue acérée. Des pionnières avides d'égalité et de connaissances s'emparent de la cause des femmes et finissent par obtenir la création

de collèges d'enseignement réservés aux femmes, à Oxford même, en 1879. Et, en 1882, la loi sur la propriété des femmes mariées est amendée : celles-ci peuvent désormais conserver la propriété des biens qu'elles apportent dans le mariage.

À sa façon, la Régence arrime ainsi solidement la société britannique à la modernité.

*Pour Lisa et BriHo,  
grâce à qui j'écris sur les amies  
qui sont comme des membres de la famille.  
Pour Jane, qui sera un jour  
assez grande pour lire ce roman.*



# Prologue

*Trethwick Abbey, Cornouailles, avril 1818*

C'était une nuit sombre et orageuse... ou plutôt cela aurait dû l'être.

En réalité, c'était un après-midi ensoleillé et venteux, une de ces belles journées d'avril annonçant l'été au terme d'un hiver rigoureux et humide, et plus d'une fois, Penvale s'était demandé pourquoi il avait jugé bon de quitter Londres pour regagner les Cornouailles en plein mois de *janvier*, la pire des périodes.

Ce jour-là, cependant, il ne pouvait s'empêcher de penser que le temps morne et tempétueux qui faisait la réputation de son fief familial se serait mieux prêté à l'ambiance du moment. En effet, lui, Peter Bourne, septième vicomte de Penvale, propriétaire de l'un des plus anciens domaines d'Angleterre, était en pleine chasse aux fantômes.

Naturellement, Penvale ne croyait pas véritablement aux fantômes. C'était un homme pragmatique, peu enclin aux caprices de l'imagination. Selon lui, il était tout bonnement impossible qu'une demeure soit hantée, surtout la sienne.

Et pourtant, il en était réduit à cette chasse.

— Avez-vous entendu cela ? lui demanda sa femme.

Penvale se tourna lentement pour scruter les alentours.

— Oui, j'ai entendu, répondit-il, les yeux plissés dans l'obscurité.

Même si l'après-midi était ensoleillé, ils se trouvaient dans une chambre inoccupée du deuxième étage dont les rideaux étaient tirés pour empêcher la lumière d'entrer. Des draps protégeaient les meubles de la poussière, conférant une touche étrange et un peu inquiétante à leurs investigations.

Le personnel de maison commençait à aérer les pièces de cet étage pour y loger les invités attendus deux semaines plus tard. La sœur de Penvale, son beau-frère et ses plus proches amis passeraient quinze jours avec eux, à profiter de l'air marin, des longues promenades au sommet de la falaise pittoresque sur laquelle Trethwick Abbey était perché, et profiter, d'une façon plus générale, des plaisirs qu'offrait le domaine.

Selon Penvale, la présence d'un fantôme risquait de faire pâlir d'effroi certains de ces invités.

— Je crois que le bruit venait de l'armoire, poursuivit son épouse, hésitante.

Ses grands yeux indigo reflétaient une partie du malaise de son mari.

Il y eut un moment de silence.

— L'armoire, répéta Penvale en se tournant vers le meuble en question, qui trônait dans un coin. Eh bien, je devrais sans doute jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Oui, souffla son épouse.

Aucun des deux ne bougea.

— Penvale ? insista-t-elle.

— Oui, j'y vais, répondit-il en faisant quelques pas vers l'armoire.

À peine eut-il parcouru la moitié de la pièce, cependant, qu'un autre bruit sourd et inquiétant se fit entendre, provenant cette fois du mur opposé.

— Ça, déclara-t-il avec certitude, ça ne vient pas de l'armoire.

Il se tourna vers sa femme et remarqua qu'elle avait blêmi.

— Ah non ? bredouilla-t-elle, la voix plus hésitante qu'il ne l'avait jamais entendue.

— Non, répéta-t-il plus fermement, en avançant vers elle d'un pas lent.

Elle avait les yeux rivés sur son visage, tandis qu'il s'avancait vers elle jusqu'à être suffisamment proche pour sentir le parfum d'agrume de sa peau.

Soudain, dans le silence, un cri strident et irréel retentit.

Et la chandelle dans la main de la jeune femme s'éteignit.



# 1

*Londres, trois mois plus tôt*

Avant même que son majordome ait prononcé un mot, Penvale savait que son apparition sur le seuil de son bureau ne présageait rien de bon.

Pour commencer, il n'était pas encore midi, et ses proches étaient loin d'être aussi matinaux. Certains, notamment sa sœur, avaient adopté l'habitude en vogue de se lever tard. D'autres étaient si heureux en ménage qu'ils n'étaient guère tentés de quitter leur domicile avant une heure beaucoup plus avancée de la journée. Penvale, quant à lui, avait l'habitude de faire de l'exercice chaque matin – de la natation durant les mois les plus chauds et une promenade à pied ou à cheval en hiver –, après quoi, il travaillait pendant quelques heures dans son bureau, période durant laquelle son personnel savait qu'il ne fallait pas le déranger. L'attitude prudente de Smithers, son majordome, suggérait que, quoi qu'il ait à annoncer, cette matinée ne se poursuivrait pas sous les meilleurs auspices.

— Milord, votre oncle est ici et souhaite vous voir.

Penvale lâcha un juron. Son visiteur n'était autre que le jeune frère – et le seul – de son père. Hélas,

les deux hommes s'étaient brouillés bien avant la mort du précédent vicomte. Chacune des interactions de Penvale avec son oncle le confortait dans sa certitude que c'était un abruti.

— Merci, Smithers, répondit-il d'un ton las, résistant à son envie de se frapper la tête sur son bureau. Faites-le entrer.

En réalité, Penvale aurait aimé ordonner à Smithers de faire entrer son oncle dans la porcherie la plus proche. Hélas, même le plus dévoué des employés aurait certainement rechigné à suivre une telle requête. La boue était terriblement difficile à enlever des vêtements, après tout.

Quelques instants plus tard, John Bourne pénétra dans le bureau.

Penvale ne l'avait pas vu en chair et en os depuis plusieurs années, mais il n'avait guère changé : des cheveux bruns généreusement striés de gris, des yeux noisette identiques à ceux de son neveu, et une taille plutôt modeste qui n'atténuait en rien la vivacité de son regard perçant et rusé.

— Bonjour, mon oncle, énonça-t-il posément, résolu à ne pas se lever. Quelle surprise !

— Peter, répondit Bourne avec un signe de tête.

Penvale se crispa aussitôt. Personne, pas même ses amis ou sa propre sœur, ne l'appelait par son prénom. Il avait hérité de la vicomté à un si jeune âge qu'il s'était habitué très tôt à ce que tout le monde l'appelle simplement « Penvale » ; cette appellation était pour lui aussi familière et confortable qu'une paire de chaussons. Il avait des souvenirs de ses parents l'appelant Peter, ainsi que de Diana, avec sa petite voix d'enfant, mais plus personne ne l'avait fait depuis lors, et entendre son prénom dans la bouche de son oncle, en cet instant, provoqua chez lui une réaction viscérale de rejet.

— Appelez-moi Penvale, rétorqua-t-il rapidement. Je vous en prie, asseyez-vous.

Il ne pensait pas avoir trahi son hostilité dans le ton de sa voix, car il n'avait pas son pareil pour masquer ses sentiments et afficher une mine impassible.

John Bourne prit place en face de lui et balaya la pièce du regard. Penvale pouvait pratiquement l'entendre évaluer la valeur de chaque objet. Cela dit, ce dernier n'était guère en position de le juger, car il avait fait la même chose en emménageant dans cette demeure, qui était la résidence londonienne des vicomtes de Penvale depuis des générations.

Penvale s'adossa plus confortablement dans son fauteuil. Pas question pour lui d'être le premier à parler, alors que son visiteur s'était présenté chez lui sans être convié. Cette arrogance aristocratique ne lui était pas naturelle – la possession d'un titre sans le domaine qui lui était attaché tendait à rendre un homme humble – mais son envie de déstabiliser son oncle s'avérait être une excellente motivation.

Il but une gorgée du thé que contenait sa tasse en porcelaine de Chine bleu et blanc, posée à sa gauche. Le breuvage était tiède, mais Penvale poursuivit sans faillir, refusant catégoriquement de faire preuve de la moindre hospitalité envers son oncle, par exemple en faisant monter du thé chaud. En bon lord anglais, le vicomte n'aimait normalement pas subir les affres du thé tiède, mais il fallait bien consentir à quelques sacrifices pour faire passer certains messages.

— Je ne tournerai pas autour du pot, déclara son oncle, au bout d'un moment.

Penvale se réjouit d'avoir marqué le premier point.

— Je suis enfin disposé à te vendre Trethwick Abbey, annonça Bourne.

Son neveu se figea un instant, avant de se ressaisir et de se laisser aller dans son fauteuil. Si

Trethwick Abbey avait été le siège de la vicomté, il ne faisait pas partie des biens inaliénables liés au titre, ce qui constituait une exception. Aussi, à la mort du père de Penvale, le domaine étant endetté, il n'y avait pas eu d'autre choix que de vendre cette propriété pour couvrir les frais de succession. John Bourne, qui avait fait fortune grâce à la Compagnie des Indes orientales, n'avait pas hésité à se porter acquéreur.

À l'époque, du haut de ses dix ans, Penvale avait tenté d'exprimer sa réprobation, mais il n'avait eu aucune chance d'être écouté face aux avoués de son père. Au lieu de ça, il avait vu l'idyllique maison de son enfance revenir à un homme qu'il n'avait jamais rencontré – et un homme dont il savait que son père le détestait. Diana et lui avaient été confiés à la sœur de leur mère, et cela avait été la fin de l'histoire.

Jusqu'à ce que Penvale quitte l'université d'Oxford, prenne son siège au Parlement, fasse connaître sa présence à Londres et commence à se renseigner discrètement sur le prix auquel son oncle serait disposé à lui céder Trethwick Abbey.

Hélas, le bien était largement au-dessus de ses moyens. Du moins, dans l'immédiat. Depuis presque dix ans, la situation demeurait inchangée. C'est pourquoi, face à l'annonce impromptue de John Bourne, il se contenta de répondre prudemment :

— Ah bon ?

Il refusait de se laisser aller à espérer – spécialement à ce sujet.

— La dernière fois que mon avoué a reçu des nouvelles du tien, tu m'as soumis une offre que j'ai refusée, poursuit son oncle en se carrant dans son siège, les mains croisées sur son ventre comme s'il était chez lui, ne se sentant pas le moins du monde mal à l'aise. Je n'accepterai toujours pas ce montant-là, soit dit en passant. Cependant, si tu étais

prêt à me consentir une augmentation de dix pour cent, je serais plus enclin à me laisser convaincre.

Les idées se bousculaient dans la tête de Penvale. Il n'avait jamais pensé que Bourne aurait accepté sa dernière offre en date. Il s'était simplement renseigné pour savoir si une négociation était envisageable, ce qui n'était pas le cas à l'époque.

Quelle était la raison de ce revirement soudain ?

— Je me laisserais convaincre à une condition, précisa son oncle.

Le cœur gros, Penvale se prépara à découvrir quelque exigence déraisonnable.

— Ma pupille a besoin d'un mari, et je voudrais que tu l'épouses.

\*

\* \*

— Tu vas faire *quoi* ? s'exclama Diana en lâchant son verre de cognac plein sur le plancher.

— Diana, déclara Jeremy d'un ton peiné, je ne comprendrai jamais ta tendance à faire preuve d'une telle désinvolture à l'égard des boissons.

— Pour l'amour du ciel !

Elle se ressaisit et se pencha pour ramasser le verre, jetant un regard exaspéré à la tache humide sur le tapis d'Axminster de sa bibliothèque.

— Je ne t'ai jeté un verre à la figure *qu'une seule fois*, Jeremy...

Penvale posa un regard interrogateur sur son ami.

— Et je le méritais sans doute, admit Jeremy avec un regard inexplicablement affectueux pour son épouse. Mais t'évertuer maintenant à renverser un cognac d'excellente qualité...

— Je me rachèterai plus tard, promit-elle en battant les cils d'un air suggestif.

Gêné par ce sous-entendu, Penvale se demanda s'il ne serait pas trop théâtral de sauter par la fenêtre.

— Assez, je vous en prie, lança-t-il en se couvrant les oreilles. Mon caractère délicat ne me permet pas d'endurer des réflexions lubriques impliquant ma propre sœur.

— Impliquant ? répéta Jeremy. Elle est la seule à s'être livrée à des réflexions lubriques.

Il prit son air le plus angélique et le plus innocent.

— Quant à moi, j'ai eu un comportement exemplaire.

— En es-tu sûr ? railla Diana. Si mes souvenirs sont exacts, cet après-midi, dans le petit salon...

Penvale avait presque trente ans, un titre respectable et un siège à la Chambre des lords, pour l'amour de Dieu. Pourtant, il n'hésita pas une seconde à s'approcher de sa sœur pour lui plaquer fermement une main sur la bouche.

— Tu es bien téméraire, Penvale ! commenta Jeremy en se calant plus confortablement dans son fauteuil, près de la cheminée.

C'était une morne soirée pluvieuse de mi-janvier, mais il faisait chaud et confortable à l'intérieur, un feu crépitant joyeusement dans l'âtre.

— Je pense qu'elle me mordrait la main si je lui faisais la même chose, poursuivit-il.

— C'est parce que toi, rétorqua Penvale avec toute la suffisance d'un frère aîné, tu ne détiens pas l'information qu'elle cherche à me soutirer à tout prix.

Il jeta un coup d'œil à sa sœur.

— Veux-tu bien être sage, maintenant ?

Diana lui décocha un regard noir mais se garda de l'agresser physiquement, ce qu'il considéra comme étant bon signe. Lentement, il ôta sa main.

— Tu disais donc, fit-elle d'un ton exagérément doucereux, que tu allais te *marier*...

Sentant qu'il avait le contrôle de la situation, Penvale alla vers le buffet et se servit un verre de cognac pour remplacer celui que sa sœur avait renversé. Diana, pour sa part, se dirigea vers la cheminée et, dans un geste uniquement destiné à provoquer son aîné, il en était certain, s'assit sur les genoux de son mari.

— Aïe ! gémit Jeremy.

— Arrête, gronda gentiment Diana.

— Oncle John m'a rendu visite, aujourd'hui, expliqua le vicomte en rebouchant la bouteille de cognac et en traversant la pièce pour reprendre sa place, son verre à la main. Il semble enfin prêt à vendre Trethwick Abbey.

Comme il s'y attendait, Jeremy et Diana se redressèrent soudain en entendant la nouvelle.

— Pourquoi quelque chose me dit qu'il y a un piège ? commenta Diana d'un air méfiant.

— Parce qu'il y en a un, naturellement, confirma son frère d'un air sombre, en plongeant son regard dans son verre. Apparemment, depuis quelques années, il est devenu le tuteur d'une jeune femme, la fille d'un vieil ami qui était avec lui dans la marine, je crois.

Diana fronça les sourcils.

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu parler d'elle, dit-elle, l'air plutôt contrarié.

La jeune femme n'ignorait pourtant rien des ragots qui circulaient au sein de la haute société, considérant toute information qui lui échappait comme un affront personnel.

— Son père était un gentleman dépourvu de titre, de sorte que tu ne connais sans doute pas cette famille. Manifestement, elle n'aime guère la ville, car notre oncle l'a autorisée à résider en Cornouailles, jusqu'à présent, expliqua Penvale. Cependant, il semble avoir compris, un peu tard, qu'il lui suffisait

de la marier pour être débarrassé d'elle – et à quel point il serait opportun de *me* la refiler, ce qui lui épargne les complications et les frais d'une saison pour cette débutante potentielle.

Il s'efforça de ne laisser transparaître aucune amertume dans sa voix ; il était déjà presque certain de sa décision, il était donc inutile de se lamenter.

— Penvale, dit Diana en se levant et en commençant à faire les cent pas, signe évident qu'elle était profondément troublée, tu ne penses pas sérieusement à accepter ce marché ?

— Je t'assure que si.

Il regarda sa sœur marcher de long en large devant la cheminée.

— Assieds-toi donc ! Te voir aller et venir devant moi est perturbant.

— L'idée de te voir épouser une paysanne à peine sortie de l'enfance, une fille que tu n'as même jamais *rencontrée*, est perturbante ! rétorqua Diana.

Elle se laissa néanmoins tomber dans le fauteuil voisin de celui de Jeremy. Sans la regarder, son mari lui prit la main.

— Ce n'est plus une enfant, elle a vingt et un ans, précisa froidement Penvale.

Il s'était expressément renseigné sur ce point, de peur que son oncle cherche à lui imposer une gamine encore à l'école, ce dont il le croyait capable.

— Je n'ai encore rien accepté. J'ai demandé à la rencontrer avant de prendre ma décision, car je veux être certain qu'elle n'est pas forcée de se marier contre son gré.

— Si elle est d'accord, tu as l'intention d'aller jusqu'au bout de ce marché ? s'enquit Jeremy.

Il regardait Penvale avec le plus grand sérieux ; ce n'était pas une expression que ce dernier avait l'habitude de voir sur le visage du marquis de Willingham, vaurien notoire et séducteur impénitent, toujours

prêt à rire d'une blague paillardes ou à déboucher une autre bouteille d'alcool. L'union de Jeremy avec Diana, l'automne précédent, avait pourtant été un mariage d'amour, et Penvale n'avait jamais vu son ami prendre quoi que ce soit aussi sérieusement que ses vœux de mariage.

Cela ne signifiait pas pour autant que Penvale était d'humeur à écouter un sermon sur l'institution sacrée du mariage de la part d'un homme qui, six mois plus tôt, s'était légèrement blessé en descendant d'un treillis pour échapper au mari furibond d'une de ses conquêtes.

— Absolument, affirma-t-il d'un ton sec qui se voulait sans réplique. D'abord, je suis certain que, si je décline cette offre, notre oncle ne me vendra jamais Trethwick Abbey, juste pour me contrarier.

Toutes les interactions qu'il avait eues avec cet homme confirmaient cette supposition, après tout.

— De plus, ça m'est plutôt égal, reprit-il. Étant titré, il faudra bien que je convole un jour, ne serait-ce que pour engendrer un héritier. Pourquoi me plaindrais-je de voir une mariée tomber du ciel ?

— Quel romantisme ! railla Diana en levant les yeux au ciel.

— Ah oui ? Et ton mariage avec Templeton, lors de ta toute première saison, était le summum du romantisme, sans doute ! rétorqua-t-il.

Il faisait allusion au premier mari de Diana, qu'elle avait épousé pour des raisons totalement mercantiles et qui avait fait d'elle une veuve très jeune et très riche.

— Penvale, fit Jeremy d'un ton amical, ne fais pas l'imbécile.

Penvale ouvrit la bouche pour lui répondre mais il se ravisa et passa une main lasse sur son visage. La journée avait été longue, et il n'avait aucune envie de la conclure par une querelle avec ses proches.

— Le fait est, dit-il, que je ne vise pas le mariage d’amour, donc il n’y a aucune raison que je laisse passer une telle occasion.

Il se tourna vers sa sœur.

— Diana... Nous pourrions enfin retourner à Trethwick Abbey. Nous pourrions rentrer *chez nous*.

L’expression de la jeune femme s’adoucit. Les gens soulignaient fréquemment devant Penvale la forte ressemblance physique entre lui et sa sœur, avec leurs cheveux dorés, leurs yeux noisette – ils partageaient même quelques mimiques. Pour sa part, Penvale ne trouvait pas cela si évident ; quand il observait Diana, il ne voyait que sa petite sœur, sa plus fidèle compagne depuis l’enfance, même si elle le rendait fou, parfois.

— Je m’en souviens à peine, avoua-t-elle avec une douceur à laquelle elle ne l’avait plus habitué depuis un moment. J’étais si jeune...

En cet instant, leurs cinq ans de différence, qui n’avaient en général aucune incidence, surtout depuis le mariage de Diana avec Jeremy, constituaient un véritable gouffre. Trethwick Abbey hantait la mémoire de Penvale : l’imposante bâtisse en pierre grise, bien sûr, mais aussi la terre qui l’entourait, les falaises et les collines verdoyantes, l’océan sauvage et tumultueux qui faisait constamment entendre le bruit des vagues qui venaient s’écraser sur les rochers.

S’il n’avait rien vu de tout cela depuis vingt ans, les images étaient vivaces dans son esprit – et il avait enfin une chance de récupérer son bien. Il était hors de question que le domaine lui file entre les doigts.

— Raison de plus pour accepter ce marché. Tu pourras venir en visite.

Il vida ce qui restait dans son verre d’une longue traite et savoura la sensation de l’alcool dans sa gorge. Il jeta un coup d’œil par la fenêtre, dont les

carreaux étaient martelés par une pluie glaciale, et se réjouit d'être venu en voiture.

L'horloge sonna onze heures, ce qui fit sursauter Penvale. Il n'avait pas eu conscience qu'il était si tard.

— Je dois y aller, annonça-t-il en se levant.

— Tu n'as pas besoin de partir si vite, répondit Jeremy.

Mais Penvale lui fit au revoir de la main. S'il s'était toujours senti le bienvenu dans cette maison, il avait la nette impression que Diana et Jeremy n'auraient aucun mal à trouver une occupation après son départ, même si cette idée le choquait.

Il marqua un arrêt, surpris par le léger pincement au cœur qu'il ressentit en les imaginant blottis l'un contre l'autre, alors qu'il regagnerait Bourne House seul. Mais, en achevant ses adieux et en attendant que l'on avance sa voiture, il songea que, si la journée du lendemain se déroulait bien, sa solitude ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir.

## 2

Jane Spencer avait horreur de Londres.

On était en janvier, aussi n'imaginait-elle aucun endroit en Angleterre qui soit particulièrement chaud et joyeux en ce moment, mais elle ne pouvait pas songer à un lieu moins agréable pour passer un après-midi gris et froid que cette ville morne et sale.

La résidence londonienne de son tuteur se trouvait dans une rue tranquille du quartier de Mayfair. Bien qu'il en soit propriétaire et non locataire, les pièces désertes dans lesquelles elle déambulait sans but précis n'avaient rien d'accueillant ni de personnel.

— Ne fais pas cette tête, lui avait-il assené lors du petit-déjeuner avec un entrain qui avait immédiatement eu le don de l'agacer. Aujourd'hui, tu vas rencontrer le vicomte.

*Le vicomte.* Cela lui paraissait une horrible façon de parler de son propre neveu – pas de nom, juste une référence à son titre – mais qu'en savait-elle ? Elle n'avait elle-même ni oncles ni neveux, ni la moindre famille. C'était d'ailleurs pourquoi elle se retrouvait là, sous la tutelle de M. Bourne. Son père et lui avaient servi ensemble dans la marine, il y avait bien longtemps, avant la naissance de Jane, et de toute évidence, ils avaient été très proches.

Ce qu'elle avait découvert sur la personnalité de M. Bourne au cours des trois dernières années n'avait rien fait pour embellir le souvenir de son défunt père à ses yeux.

Elle se retrouvait donc dans la capitale, sur le point de rencontrer l'homme qui allait peut-être l'épouser – un autre homme en la possession duquel elle allait tomber, comme une monnaie d'échange. Ce jour-là, néanmoins, elle n'avait pas l'intention de se résigner à son destin.

Depuis une fenêtre du petit salon où elle se tenait, Jane observa la rue en contrebas. À quoi pouvait ressembler ce fameux vicomte ? Heureusement, il ne la dérangerait pas très longtemps ; elle avait trouvé le moyen de se débarrasser de son tuteur et était presque certaine de pouvoir répéter l'exploit avec son mari.

— Jane, fit M. Bourne, derrière elle, d'un ton sec. La voiture est prête. Il est temps de partir.

Elle se tourna vers lui et lut de l'étonnement dans son regard.

— Oh, tu es... plutôt ravissante, en vérité.

Jane en était consciente. Elle n'avait pas coutume de se vêtir à la dernière mode – elle n'en avait guère l'occasion, au fin fond des Cornouailles – mais M. Bourne l'avait envoyée chez une couturière dès son arrivée en ville, quinze jours plus tôt, et elle arborait ce jour-là le résultat de cette visite, une robe en laine verte à col montant, taillée pour épouser parfaitement ses formes.

Ses épais cheveux sombres étaient ramenés en arrière pour dégager son visage, en une coiffure élaborée que Hastey, une ancienne femme de chambre récemment élevée au rang de dame de compagnie pour les besoins de cette visite, avait remarquée sur une quelconque gravure de mode. Jane ne serait jamais une beauté exceptionnelle – elle avait les traits trop anguleux et le visage trop grave pour

cela –, mais elle savait, sans même se regarder dans le miroir, qu'elle était à son avantage.

Car tel était le but de la manœuvre.

Elle voulait mettre le grappin sur ce mari.

\*

\* \*

Penvale fut à peine surpris de voir Diana et Jeremy se présenter sur le pas de sa porte dix minutes avant l'heure du rendez-vous avec son oncle et Mlle Spencer.

— Naturellement, il a fallu que vous veniez, commenta-t-il, résigné, lorsque Smithers les introduisit au salon.

— Naturellement, admit Diana.

Elle entra, telle la maîtresse des lieux, et s'assit dans son fauteuil préféré en brocard jaune.

— Je ne vais pas te laisser te fiancer à une inconnue sans te donner mon avis.

— Il ne t'est pas venu à l'idée que ton opinion ne *m'intéresse* pas ? rétorqua Penvale en s'appuyant contre le manteau de la cheminée.

Sa sœur fit mine de réfléchir un instant.

— Non. Ne sois pas absurde. Jeremy, assieds-toi ! ajouta-t-elle en tapotant le fauteuil voisin du sien.

Son mari leva les yeux au ciel.

— Je ne suis pas un chien, Diana, répondit-il avant de se tourner vers Penvale et d'ajouter : Je t'assure que j'ai essayé de lui faire changer d'avis.

— Je n'en doute pas, fit ce dernier sombrement.

Penvale savait d'expérience qu'il était impossible de dissuader sa cadette de suivre la voie qu'elle avait choisie, et, en général, il ne se donnait même pas la peine d'essayer. Il n'avait pas honte d'admettre qu'elle était bien plus volontaire que lui – la seule chose qu'il ait jamais vraiment poursuivie avec

détermination étant l'acquisition de Trethwick Abbey.

— Cependant, reprit Jeremy avec un regard lourd de sens à sa femme, nous avons convenu qu'elle ne dirait rien. *N'est-ce pas, Diana ?*

Elle esquissa ce qu'elle pensait être un sourire mièvre approprié aux circonstances, qui ne rassura en rien son frère.

— En effet, approuva-t-elle.

Jeremy parut réprimer un sourire.

— Il n'est pas nécessaire d'en faire autant.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, insista Diana d'un air innocent. Les dames sont censées être vues et non entendues. Telle est ma devise.

Les deux hommes étouffèrent un rire à l'unisson, sous le regard complice de Diana.

— M. John Bourne et Mlle Jane Spencer, milord, annonça Smithers d'un ton morne, sur le seuil.

Smithers faisait partie des meubles, pour ainsi dire. Il travaillait déjà dans la maison du temps du grand-père de Penvale. Et même si ce dernier trouvait parfois l'air lugubre de cet homme un peu déprimant, en l'occurrence, il ne pouvait s'empêcher de penser que son expression seyait parfaitement à ce qu'il ressentait à l'idée de ce rendez-vous. En dépit de ce qu'il avait affirmé à sa sœur et son beau-frère la veille, Penvale ne sautait pas de joie à l'idée d'épouser une inconnue.

— Jane Spencer, répéta Diana, oubliant déjà sa promesse d'être simplement vue et non entendue. Peut-on trouver un nom d'une plus affligeante banalité ? J'imagine qu'elle est fade et ordinaire.

S'il trouvait ce jugement un peu sévère envers la malheureuse Mlle Spencer, Penvale n'était secrètement pas loin de partager l'avis de Diana. Aussi fut-il abasourdi en voyant que l'inconnue qui entrait dans la pièce était tout à fait... saisissante.

— Effectivement, Diana, murmura Jeremy en se levant, visiblement amusé. Je vois très bien ce que tu veux dire.

Pour une fois, Diana était à court d'arguments, ce que son frère aurait trouvé jubilatoire s'il n'avait pas été aussi distrait par la nouvelle venue.

Mlle Spencer n'était pas une beauté classique, c'était une évidence pour lui. Sans avoir les traits durs à proprement parler, elle dégageait une sévérité que l'on ne trouvait pas chez les ladies les plus en vue de la haute société, douces et charmantes, que l'on considérait comme « belles ». Elle avait un teint de porcelaine, les pommettes saillantes, une épaisse chevelure brune. Elle n'était pas grande mais ce qu'il devinait de sa silhouette laissait entrevoir des courbes séduisantes qui contrastaient avec son visage. C'était son regard, cependant, qui la rendait si fascinante. À première vue, ses yeux semblaient violets et ressortaient contre son teint pâle sous ses longs cils foncés ; après un instant de réflexion, néanmoins, Penvale conclut qu'ils étaient simplement de la nuance de bleu la plus profonde et la plus étrange qu'il ait jamais vue.

Mlle Spencer ne laissait pas *indifférent* ; elle n'avait rien à voir avec Emily, l'amie de Diana, unanimement considérée comme la plus jolie débutante lors de sa première saison, blonde, charmante, évoquant un tableau particulièrement beau et apaisant. Mlle Spencer, elle, était trop vive, trop étrange, pour être rassurante. Néanmoins, Penvale mit un temps fou à détacher son regard de la jeune femme, et sa première pensée fut pour se demander pourquoi son oncle cherchait si désespérément à la marier. Elle n'était pas la créature sans attrait que Diana (et lui-même, en toute honnêteté) avait imaginée. Son oncle n'aurait eu aucun mal à lui trouver un époux par les voies traditionnelles.

Mlle Spencer posa enfin les yeux sur Penvale et se rembrunit aussitôt.

« Ah, songea-t-il. C'est peut-être là l'explication. »

— Bonjour, Peter ! lança Bourne d'un ton jovial qui fit grincer les dents de son neveu. Et voici la petite Diana, n'est-ce pas ?

Penvale observa sa sœur à la dérobée, songeant à part lui que Bourne devait être bien peu soucieux de sa propre sécurité pour s'adresser à elle de la sorte.

— Appelez-moi lady Willingham, mon oncle, rétorqua-t-elle froidement.

À côté d'elle, Jeremy semblait trouver la scène follement amusante.

— Pourriez-vous faire les présentations ? reprit-elle.

— J'ai le plaisir de vous présenter ma pupille, Mlle Spencer, dit Bourne d'un ton frisant la moquerie, en s'inclinant élégamment. Jane, puis-je te présenter mon neveu, le vicomte de Penvale, ma nièce, la marquise de Willingham, et son mari, le marquis de Willingham ?

Il avait ajouté ces derniers mots après coup, mais Jérémy n'en prit pas ombrage. Il fit une révérence tout à fait polie en murmurant le nom de Mlle Spencer, usant du charme qui avait fait sa réputation – qu'elle ait été bonne ou mauvaise – auprès des jeunes ladys avant son mariage avec Diana. Penvale observa la scène d'un air bougon, avant de se rappeler, un peu tard, que c'était *lui* le futur mari potentiel, et qu'il ne fallait pas que son beau-frère lui vole la vedette. Il s'avança, prit la main de la jeune femme et s'inclina.

— Mademoiselle Spencer, dit-il en se redressant, je suis enchanté de vous rencontrer.

— Vraiment ? répliqua-t-elle, visiblement sceptique.

Penvale cilla. La moue renfrognée de la jeune femme disparut aussi vite qu'elle était apparue, mais

elle le considérait avec un air que l'on ne pouvait charitablement qualifier que de méfiance non dissimulée.

— Pardon ? hasarda-t-il.

Il lâcha sa main et recula pour ne pas lui donner l'impression de la dominer de sa hauteur.

— Je crois que Jane vient de dire que tout le plaisir était pour elle, intervint son oncle, un peu trop fort.

Mlle Spencer esquissa quelque chose qui se rapprochait d'un sourire.

— Absolument, déclara-t-elle en baissant les yeux vers ses mains maintenant serrées devant elle.

— Si nous nous asseyions ? proposa Penvale.

Les manières de miss Spencer ne semblaient pas très soignées, et il l'observa prendre place à côté de son oncle, l'échine raide tandis qu'elle regardait la pièce. Il remarqua qu'elle évitait le regard de toutes les personnes présentes, et il ressentit un profond sentiment d'inquiétude. Elle ne donnait pas l'impression d'une dame désireuse de se marier – et bon sang, il n'allait pas la forcer. La perspective de retrouver enfin Trethwick Abbey après tout ce temps, de réaliser l'objectif qui était resté hors de portée pendant toute sa vie d'adulte, était plus attirante qu'il ne pouvait l'exprimer, et l'idée d'y renoncer maintenant, alors que cela semblait enfin possible, le rendait un peu malade. Mais il ne pouvait pas forcer une femme à l'épouser contre son gré.

— Asseyons-nous, voulez-vous ? suggéra Penvale.

Il ne *voulait* pas la contraindre.

Distraitement, il se rendit compte qu'une conversation avait démarré et qu'il avait complètement omis d'y participer. Par chance, les propos échangés par les membres de la haute société étaient aussi ennuyeux que prévisibles, de sorte qu'il n'était pas indispensable de prêter attention à ce qui était dit

– il aurait pu lancer une demi-douzaine de phrases toutes faites et aurait eu une bonne chance de dire exactement ce qu’il fallait pour s’intégrer à merveille.

Ou plutôt, c’est ce qu’il aurait fait, d’habitude. C’était sans compter sur Diana.

— ... donc, naturellement, j’ai dit à Penvale que s’il voulait mettre de nouveau les pieds chez notre oncle et notre tante, il devrait me verser une somme rondelette. Heureusement pour lui, il touchait plus d’argent de poche que moi et avait les moyens d’acheter mon silence.

— Que comptait-il faire du *cochon* ? s’enquit Mlle Spencer, perplexe.

Son propos permit à Penvale de deviner quel souvenir d’enfance sa sœur avait cru bon de raconter pendant les deux minutes où il avait laissé son attention s’égarer. Il se demanda brièvement comment leur conversation avait pu en arriver là en si peu de temps, mais décida qu’il valait mieux ne pas le savoir.

— Je crois qu’il voulait simplement l’installer plus confortablement dans la grange. C’était une truie sur le point de mettre bas, et il souhaitait voir naître les porcelets. Lorsque j’ai menacé de dire à notre tante qu’il comptait faire entrer la truie dans la maison, il a préféré me payer.

Le silence se fit. Mlle Spencer et son tuteur semblaient abasourdis. Quant à Penvale et Jeremy, ils étaient coutumiers des sorties de la jeune femme.

— Diana, intervint finalement Jeremy, cela ressemble beaucoup à de l’extorsion.

— Oh, c’en était, confirma-t-elle sans le moindre scrupule.

— J’ai toujours rêvé d’avoir une sœur, déclara Mlle Spencer, les sourcils froncés, mais si c’est ainsi qu’elles se comportent, je crois qu’il valait peut-être mieux que je reste fille unique.

Naturellement, cette remarque piqua Diana au vif, et elle fronça les sourcils à son tour. Cependant, Penvale ne voyait pas pourquoi elle était si mécontente, car l'anecdote qu'elle avait choisi de raconter n'était guère flatteuse pour elle.

— Mademoiselle Spencer, je me dois de vous préciser que ma sœur et moi sommes très proches, en réalité, déclara-t-il, conscient que cet échange ne se déroulait pas aussi bien qu'il l'espérait.

— Malgré ses tentatives pour vous attribuer des crimes que vous n'aviez pas commis ? s'étonna Mlle Spencer. Vous menacerait-elle encore aujourd'hui ? Est-ce la raison pour laquelle vous souhaitez m'épouser et retourner en Cornouailles ? Pour vous extraire de ses griffes ?

Jeremy se mit à tousser bruyamment, et Penvale devina qu'il réprimait un éclat de rire.

— Je vous garantis que je ne suis nullement l'objet d'extorsions de la part de ma sœur.

— Vous ne l'êtes plus, corrigea Jane. Est-ce un comportement normal au sein d'une fratrie ?

Étrangement, Penvale commençait à avoir envie de défendre Diana.

— Je ne crois pas qu'elle ait voulu m'attirer des ennuis. Ce qu'elle convoitait, c'était un peu d'argent supplémentaire.

— Très intéressant, commenta Mlle Spencer, visiblement toujours soupçonneuse.

— Vous êtes fille unique, mademoiselle, reprit Penvale pour orienter la conversation sur un terrain plus courtois – ou, à défaut, moins ouvertement agressif. Étiez-vous proche de vos parents ? Toutes mes condoléances, pour votre père...

Il s'interrompit car il ne savait pas vraiment quand son père était décédé. Ce décès n'était pas récent, car elle ne portait clairement plus le deuil.